

STOP

68 ARTISTES S'ENGAGENT

“ Face à la destruction en cours de l’humain et de la nature, il est plus qu’urgent que les écrivains comme les artistes, affrontent sans détour “la geste” politique menée dans cette nouvelle ère qu’est le capitalocène. Il ne sert à rien de vouloir cacher, ralentir, de vouloir atténuer la violence mortifère de ce devenir prévisible et fortement documenté. Il faut lancer un pavé de mots pour éclabousser la peur et le vide de ceux qui vivent en pensant se sauver dans des fabriques de chiffre d’affaire tout en voulant nous noyer dans des flots de mots creux, stupides communications baratinantes et asphyxiantes. À nous lectrices et lecteurs d’en propager les ondes. ”

STOP

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-018-1

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

STOP

68 auteurs et autrices disent Stop

2023

«Ceux qui luttent ne sont pas sûrs de gagner,
mais ceux qui ne luttent pas ont déjà perdu.»

Bertolt Brecht

Tout commence par un courriel d'Olivier Bordaçarre, ami écrivain, envoyé en novembre 2022.

STOP Une aventure collective

Le système du capitalisme sauvage et mondialisé a deux effets concomitants : la destruction de l'humain et la destruction de la nature.

Par ces effets pervers – famines, guerres, destruction de l'habitat et accaparement de terres, déplacements de population, pollutions extrêmes, destruction de la biodiversité, réduction de la vie à la survie, drames sociaux, catastrophes climatiques, dissolution de la solidarité et compétitions, dévastation des océans et des forêts primaires, dislocation des liens humains, pillages des territoires vierges ou peuplés et élevages intensifs contaminants, rejets massifs de polluants dans les sols, les eaux et l'atmosphère, corruption des dominants et répression des faibles, bouleversement des saisons, pouvoir nuisible des oligarchies et multiplication des richesses d'une minorité sinistre, paradis fiscaux, oppressions, emprisonnements et assassinats d'opposants, exclusions, discriminations et surveillance

généralisée, ostracismes et exils forcés, pandémies, impérialismes, conflits de territoire, protectionnisme, nationalismes, disparitions irréversibles d'espèces animales et végétales, paupérisation, repli, méfiance et peur, chômage, exploitations et délocalisations, perte de l'espoir, dépressions, suicides, destruction de services publics, destruction de l'éducation, destruction de l'accueil des enfants, des vieux, des handicapés, des démunis et des malades, destruction de la pensée créatrice au profit de la bêtise télévisuelle et des réseaux sociaux, insécurité sociale, professionnelle, sanitaire, colonisations, dictatures financières, projets industriels inutiles et néfastes, justice injuste, écarts colossaux entre profits de quelques-uns et besoins de la majorité, colères, émeutes, révoltes réprimées, emprisonnements et tortures, contrôles, sanctions, interdictions, dérèglementations, censures, monopoles, amendes, condamnations, sacrifices, financiarisation des existences, argent, argent, ARGENT – par ces effets pervers, donc, le capitalisme a fait entrer l'humanité dans une nouvelle ère : l'anthropocide, la destruction méthodique et programmée des hommes et des femmes de la planète.

Il y a des périodes de l'histoire particulières où, comme l'affirme Sandra Lucbert, « la hauteur des enjeux, des urgences et même des périls nous requiert ».

Écrire, donc, pour dire STOP, pour dire l'autre futur, la vie.

Ce bloc de mots, balancé au milieu d'écrivains, de poètes, d'illustrateurs, est devenu ce livre – pavé riche de mots-ciseaux pour fissurer la couche de désespoir et voir apparaître une petite possibilité d'espérance à poursuivre.

Car ce sont bien des mots qui sans cesse nous sont volés, falsifiés, tronqués, cachés, dévoyés. Les poètes sans cesse peuvent poser les mots à la place qui leur revient, qu'ils puissent se retrouver, en

intégrité, dans le bon sens, l'ouverture et la brillance. Aragon dans « L'homme contre les nuages » l'écrit : « Veillons aux mots, veillons à ce que toujours les mots demeurent les serviteurs fidèles de la réalité, et ne servent point à son camouflage. »

Il est d'autant plus utile de poser des mots car ceux-ci sont brutalement occultés par des chiffres, des chiffres et des chiffres, des nombres et des pourcentages. Que se cache donc derrière ces pour cent, et tous ces milliards de millions de mille... et plus que moins, brandis sans cesse, assésés et commentés à l'infini ? Le monde baigne dans des bassines de chiffres où se vautrent dirigeants politiques, industriels, financiers, suivis de tout un petit monde d'experts, de conseillers en tous genres, de techniciens, de lobbyistes, de journalistes. Ils ne sont plus que comptables vides de mots, vides de toute pensée, vides d'humanité. Et ça patauge sec.

La littérature est l'endroit où se croisent les destinées humaines, sorte de continent où l'imaginaire frotte le réel, où écrivains et lecteurs s'animent pour jouer de la « comédie humaine ». La littérature est alors contenue dans de petits pavés, blocs de feuilles-livres qui s'insèrent dans le flux du commerce pour rejoindre la tyrannie des chiffres. Nombre de papiers de com', nombre d'éditos, nombre de critiques pour un nombre de lectrices, de lecteurs et enfin un chiffre d'affaires, le CA : l'ESSENTIEL.

La littérature, les « arts », le théâtre, le cinéma, la musique, les arts « dits plastiques » deviennent des objets de consommation et entrent ainsi lentement mais sûrement dans le dési-li-re du capitalisme qui, pour en augmenter le rapport, la fabrique du CA, se pique de répondre aux envies des gens, des publics en tordant

STOP

mots, signes et esprits afin de rendre digestes et consommables les objets ainsi fabriqués.

Alors face à la destruction de l'humain, à la destruction de la nature qui s'approche plus vite encore, comme l'écrit Olivier Bordaçarre, il est plus qu'utile, plus qu'urgent que les écrivains comme les artistes affrontent dans un face-à-face sans détour « la geste » politique menée dans cette nouvelle ère qu'est le capitalocène. Il ne sert à rien de vouloir cacher, ralentir, de vouloir atténuer la violence mortifère de ce devenir prévisible et fortement documenté. Il faut tout au contraire placer des mots lourds derrière ce STOP, début de révolution.

Un pavé de mots lancé pour éclabousser la peur et le vide de ceux qui vivent en pensant se sauver dans des fabriques de CA tout en voulant nous noyer dans des flots de mots creux, stupides communications *baratinantes* et asphyxiantes. À nous lectrices et lecteurs d'en propager les ondes.

Alain Liévaux

Mouloud Akkouché

En attendant la fin, n'attendons pas

« Le silence exige un long cheminement d'écriture et de parole, et se taire, c'est encore parler. Le silence est impossible, c'est pourquoi nous le désirons. »

Maurice Blanchot

Redire. Mêmes mots, même impuissance. Autant se taire. Ne pas déranger la parole pour rien. Rester silencieux. Un silence à distance dans son petit coin de planète. Parler peu et jamais de la douleur contemporaine du monde. Chaque siècle porteur de la sienne. Le précédent a commencé par la barbarie en Europe. Des barbares venus de ce qu'on nommait jadis la Barbarie? Des criminels débarquant de contrées lointaines? Pas du tout. Des barbares dont certains étaient nommés maîtres de forges. Ayant envoyé toute une jeunesse crever dans la boue. Tout ça pour continuer de conserver leurs richesses et pouvoir. L'enfer des tranchées en ouverture du xx^e siècle. Autre temps, autres méthodes. Les nouveaux barbares les plus puissants sont-ils les Maîtres des Finances?

Des millions de poitrines ont défilé et hurlé « Plus jamais ça! ». Sincèrement. Personne ne voulait revivre l'enfer des tranchées. Deux décennies plus tard, d'autres barbares mêlant théorie de

« l'homme supérieur » et conquête territoriale ont plongé l'Europe dans la nuit et le brouillard. Avec entre autres une des barbaries les mieux organisées sur le plan technique : les camps de la mort. Le nazisme voulant éradiquer les Juifs, les Tziganes, et d'autres populations. La résistance a gagné le combat. Et l'aube a fini par se relever sur l'Europe. Au même moment débutait une nouvelle ère guerrière. Avec une machinerie de destruction humaine n'ayant jamais été aussi performante. De la tuerie de masse hyper sophistiquée. Mais jamais mise en œuvre.

Le premier test grandeur nature eut lieu au Japon. Sur deux villes. D'autres barbares – paradoxalement en même temps libérateurs – devenaient champions du monde. De quoi ? Du « crime de masse » perpétré en un minimum de temps. Les gagnants sont les tueurs de Hiroshima et Nagasaki. Jamais égalés depuis en nombre de morts en une poignée de secondes. N'oublions pas non plus les autres libérateurs avec leurs goulags aux millions de morts. La liste des barbares n'est pas exhaustive. Et les tueries continuent sur la planète. Avec entre autres le retour de toutes sortes de bêtes immondes (issues en partie des extrémismes religieux et de nationalismes racistes, antisémites, sexistes, homophobes, etc.). Quel peuple n'a pas de sang sur les mains ? Les barbares changent juste de visage. Leur but est toujours le même : amasser de plus en plus de territoires, essorer les ressources terrestres, maritimes, et humaines, pour devenir de plus en plus puissants. Jusqu'à être seuls maîtres du monde.

Après tout, tant pis pour l'humanité. Elle n'a trouvé que ce qu'elle cherche : sa fin. Dommage pour les humains. Mais il semble qu'il n'y ait rien à faire. La mémoire des horreurs ne durerait que le temps des deuils ? Chassez l'horreur, elle revient au galop. Que peut-on faire à son petit niveau ? Pas grand-chose. Si ce n'est constater la folie des habitants de cette planète. Surtout les puissants élus, ou non. La révolte et l'indignation n'arrêtent pas un

missile en pleine vitesse. À certains moments, mieux vaut porter un gilet pare-balles que la parole. Même avec des mots d'une très grande puissance.

Se rabattre sur ses quelques mètres carrés de globe. C'est ce que certains et certaines ont décidé. Des citoyens et citoyennes ayant choisi de faire un pas de côté. S'extraire le plus possible du fourmillement quotidien. Des individus venus d'horizons très divers. Un éloignement dans quel but ? Pour s'occuper de jardiner leur histoire. En compagnie de leurs proches. Privilégier la proximité et le ralentissement. Recréer une micro-planète en attendant la fin de la terre. Égoïsme de nantis ? Ce que d'aucuns peuvent penser. Mais libre à chacun-chacune de mener son histoire comme bon lui semble. Encore plus en nos temps incertains. Beaucoup d'entre eux sont déçus des humains. Donc d'eux aussi au fond. Une déception à juste titre. Combien parmi eux restent confiants en l'humanité ?

Au contraire, d'autres restent sur le terrain. Refusant de baisser les bras. Se battant jour après jour pour changer le monde. Prenant le risque d'être taxés de naïfs et utopistes hors réalité. Des bisounours comme on dit de nos jours. Pourtant peut-être les derniers guerriers du monde. Celles et ceux se battant pour le présent et l'avenir. Même si demain sera avalé par un astre géant brûlant tout sur son passage. Certes une échéance de la fin de l'espèce humaine à très long terme. À moins qu'un puissant ne veuille gagner le championnat du nombre de morts dans le délai le plus court. La compétition nucléaire est ouverte. Les ogives plus performantes les unes que les autres prêtes à concourir. Avec toutefois une différence avec Hiroshima et Nagasaki. Le gagnant sera aussi un perdant.

Encore des mots-constat. Ce texte ne changera rien. Ne pas l'écrire non plus. Alors autant prendre le temps de dire. Profitons de notre parole libre en démocratie. Combien de temps encore ?

Peut-être qu'à force de répéter, se répéter ; les mots et les idées, tissés en toile sans frontières, pourront générer des effets sur la réalité. Ici et là. Comme toutes ces initiatives fleurissant partout sur la planète. Certes pas le matin du grand soir espéré par plusieurs générations. Juste des lumières éparpillées dans le monde. De la lueur au gros éclairage. Les uns et les autres ne pourront les voir en totalité. À moins de parcourir la planète pour visiter les poches de résistance. Néanmoins, l'ensemble vu du ciel peut donner un beau tableau d'espoir. Sans toutefois espérer empêcher la fin de l'espèce humaine. Une fin inévitable. Nulle raison que nous soyons la seule espèce à ne jamais disparaître. Même les étoiles finissent par s'éteindre.

Pourquoi alors persister à résister et à créer ? À quoi ça sert de construire sur un futur champ de ruines planétaire brûlé par le soleil ? Pour ne pas finir trop vite. Ne pas être uniquement des « Gibiers du temps », comme le titre d'un des spectacles de Didier-Georges Gabily. Construire du mieux possible notre éphémère. Sans trop pourrir l'histoire de l'autre – proche ou lointain. Autrement dit, essayer de profiter du temps de planète disponible qu'il nous reste. Quelques millions d'années selon certains experts. Pourquoi pas travailler à ralentir le plus possible cette « folie destructrice ». Encore possible ? Sûrement très difficile. Mais ça vaut le coup de ne pas rester les bras et les esprits ballants à ne pas réagir. En tout cas, pour les individus, les peuples, souhaitant passer encore de bons petits moments sur notre bonne vieille planète. De génération en génération. Jusqu'à fermeture des deux dernières paupières de notre espèce.

Pour conclure ce texte, un passage par les années 1980. Plus précisément avec les mots d'un groupe de variétés de l'époque. Un trio nommé L'Affaire Louis'Trio. Leurs tubes passaient souvent dans les boîtes de nuit. L'une de leurs chansons était une invitation. Bien loin de la « Java des bombes atomiques » écrite par Boris Vian. D'un

Boris à un autre Boris – Clet (surnom du chanteur). Quelle était l'invitation du trio de Lyon ? De danser sur « notre chic planète ». Aujourd'hui. Avant la dernière danse de notre espèce.

La piste encore ouverte environ un milliard d'années.

Mouloud Akkouche, auteur de romans, nouvelles, poèmes, pièces radiophoniques, publié par Baleine, Gallimard, Albin Michel, Flammarion, In8. Dernier ouvrage paru : *Donneur*, In8.

Maryse Belloc-Richelle

La Guerre des Demoiselles

Ariège, XIX^e siècle. La population survit en symbiose avec la forêt des hautes vallées, un espace dont l'usage lui appartient. Mais un nouveau code forestier appliqué en 1829 impose une réglementation de cet usage des forêts, concernant le ramassage du bois, les coupes et surtout le pâturage désormais interdits. Les droits de marronnage, de chasse, de pêche et de cueillette sont supprimés.

Les verbalisations et saisies de troupeaux en délit se multiplient, alors que les habitants des vallées surpeuplées et pauvres ont un besoin vital des espaces forestiers. Ils ressentent ce harcèlement comme une injustice. Dans le Couserans, une rébellion s'installe, visant ceux qui font obstacle à l'utilisation libre des bois. Des bandes de paysans masqués, armés de bâtons, de fourches, de haches et parfois de fusils, déguisés pour ne pas être reconnus, affrontent les gardes forestiers, les charbonniers, les industriels, les gendarmes. Ils ont le visage noirci, une peau de mouton ou un tissu sur la tête et de longues chemises blanches. On les appelle les Demoiselles.

À Saint-Lary, vingt gardes qui veulent s'emparer des bêtes de six paysans se retrouvent face à une centaine de Demoiselles qui lancent des pierres et tirent des coups de fusil. Les gardes s'enfuient, les gendarmes envoyés en renfort subissent le même sort. Les Demoiselles s'en prennent aux charbonniers qui abattent

leurs arbres. Leur tactique est simple et adaptée à l'environnement. Elles opèrent par vagues pour susciter la peur en harcelant l'adversaire jusqu'à ce qu'il abandonne le terrain.

En janvier 1830, 400 à 500 Demoiselles défilent dans le village de Massat en criant : « À mort les gardes. » Plus de 1 000 en février. Le mouvement s'étend dans toute l'Ariège, provoque les grands propriétaires, les maîtres de forges qui surexploitent pour les usines le bois dont les pauvres sont privés. Les interventions se font plus violentes. Métairies, bâtiments et plantations détruits, granges brûlées, châteaux pillés. Les possédants ont peur. Les Demoiselles hantent la forêt sans relâche, surgissent partout, installent une atmosphère de terreur qui oblige le pouvoir à instaurer des mesures d'amnistie et à assouplir les lois de l'administration forestière.

En septembre 1830, une commission départementale des forêts est créée pour apporter des solutions à leurs revendications. Une ordonnance ministérielle restaure le droit de pacage, puis celle de mai 1831 supprime, pour l'Ariège uniquement, toutes les dispositions du code forestier qui avaient enflammé la région. Une amnistie générale est signée, les condamnés sont libérés. Pendant les vingt années qui suivent, les troubles s'atténueront pour se terminer en 1872.

La Guerre des Demoiselles est une révolte de la misère contre les riches exploitants de la forêt, pour protéger les biens de survie. Touchés dans leurs intérêts vitaux, les montagnards ont exercé leur capacité à défendre leurs droits d'usage immémoriaux. Cette contestation collective frontale est l'exemple d'un refus de la société civile de vivre selon un code injuste qui obéit à une logique économique de classe en privatisant, au profit des notables, un bien d'usage commun. La lutte menée par les villageois illustre la possibilité d'une résistance à l'offensive brutale du capitalisme contre le mode de vie et l'économie paysanne.

La Guerre des Demoiselles, comme celle des enclosures en Angleterre qui sert d'illustration au travail d'Elinor Ostrom sur les communs, habite les replis de l'Histoire et ceux de nos possibles. Certains mouvements contemporains comme *les faucheurs* s'y reconnaissent explicitement.

Au XXI^e siècle, les héros du capitalisme triomphant, lobbyistes et pourvoyeurs de fonds des élites politiques, règnent en despotes, sur un monde qu'ils contrôlent et standardisent à leur profit. Ils estiment avoir toute latitude pour exploiter sans état d'âme les forces vives et les ressources de *ceux qui ne sont rien*. Ces derniers doivent être contingentés par les lois, neutralisés dans leurs pensées, restreints dans leurs déplacements, leurs paroles, leurs plaisirs, leurs corps assujettis à des temps de labeur et de consommation imposés par décrets, toutes espérances réduites à l'à-quoi-bon.

Mais trop, c'est trop, le monde *d'en bas* n'en peut plus. Il s'ébroue, soubresaute, se soulève, montre que, malgré tout, il est fort et vivant.

Stop. Nuit debout – Gilets jaunes – Printemps arabe – Indignés – Occupy Wall Street – Révolte d'Oaxaca – Faucheurs – ZAD – Mégabassines... et bien d'autres mouvements de ce siècle entrent en résonance avec la Guerre des Demoiselles car ils revendiquent une réappropriation des communs : la rue, la place publique, les ronds-points, l'eau, la richesse produite et confisquée, l'environnement... Bien qu'ils surgissent de manière autonome, spontanée, diffuse, ils sont aussi en résonance entre eux, les gestes des uns font écho aux actes des autres, les refus des uns relaient les révoltes des autres.

Ils inquiètent l'ordre établi parce qu'ils échappent aux appareils et aux modes de protestation habituels. Ils sont protéiformes, insaisissables. Le pouvoir y réagit violemment, fiche, nasse, gaze, crève

STOP

des yeux, arrache des mains, brise des os, défigure, fait saigner, met dans le coma, tue. Or, la violence de cette réponse institutionnelle produit l'effet contraire de ce qui en est attendu. Au lieu de neutraliser les soulèvements, elle attise les colères. La rage monte. Stop majuscule: STOP!

Depuis des décennies, nos manifestations tournent autour du pot révolutionnaire. Nos sages défilés piétinent au pied du mur de l'ultra-libéralisme, et restent sans effets.

Comme l'écrit quelqu'un dans *Lundi matin*, peut-être faudra-il en arriver à *mordre l'Histoire à la nuque*, c'est ce qu'ont fait les Demoiselles. Elles ont refusé, Stop! Et elles ont gagné.

Maryse Belloc-Richelle, auteure et initiatrice des éditions La Cause du Poulailleur, membre de La Traversée, du Collectif des gens qui ne sont rien et du Collectif allons-y casquette.

Laurence Biberfeld

La stratégie de l'églantier

Tout a commencé comme le printemps arrive, nous sommes redevenus ce que nous n'avions jamais été.

Avant l'effondrement déjà, je regardais les églantiers. Les jets verts hérissés d'épines des plus jeunes. Les troncs à l'élégance raffinée des aînés formant manchon autour de leurs velléités d'intimidation.

Les chevreuils se foutent complètement des épines.

De leur parasite principal ils font une parure, ces petites galles chevelues d'un rouge ardent. Mea culpa, je bouffais leurs bourgeons débouffés pour l'âpreté et le parfum, et leurs fruits pressés comme des petits tubes de dentifrice pour laisser les poils à l'intérieur et ne prendre que la pulpe acide et sucrée.

Comme nous ils étaient communs, ingénieux, invasifs. Ils furent les derniers à crever avant de revenir. Les oiseaux qu'ils cueillaient chiaient à leurs pieds et les bottaient d'herbes. Chiés eux-mêmes par des oiseaux au pied d'une aubépine, ils épousaient le tronc de ce tuteur pour hisser leurs hautes branches jusqu'à sa cime, un mouvement tournoyant, quelques points d'appui de danseuse, et des églantines d'un rose pâle parmi les blanches fleurs d'aubépine, tout là-haut, des cynorrhodons parmi les cenelles.

Nous sommes redevenus ce que nous n'avions jamais été : changeant de peau, d'habitudes, d'alimentation, d'usages en un

STOP

éclair, encore et encore. Chaque milieu réinventait ses humains, après le long règne dément de la cupidité.

C'était notre condition commune : ne rien pouvoir décider de sa vie, apprendre à écouter, regarder, penser. Les églantiers étaient les plus forts : là où un oiseau, un cheval les avait jetés, ils inauguraient une vie de réflexion. Faire avec. Inviter les oiseaux, élever des herbes. Abriter un jeune arbre, embrasser un vieux. Fleurir tard quelques rameaux, déboussoler tôt quelques bourgeons, pour voir.

La stratégie des églantiers : n'abandonnez jamais. Essayez. Tâtonnez. Laissez mourir une partie de vous et essayez autre chose. Prenez soin de vous, prenez des risques. Inventez. Apprenez.

Laurence Biberfeld, autrice, publiée chez Gallimard, La Manufacture de livres, Au-delà du raisonnable... Dernier ouvrage paru : *Malencontre*, collection Faction chez In8.

Jean-Luc Bizien

Respire

Calme-toi ! Inutile de résister, ça n'a jamais servi à rien et tu le sais. Tu sais tout ça, tu as quarante-six ans, tu n'es plus un même depuis longtemps. Respire. N'écoute pas le sang qui cogne à ton front, ni les battements affolés de ton cœur, essaye de reprendre le contrôle de tout ce bordel. Voilà, comme ça. Les pensées affluent, les souvenirs aussi. Oublie les voix qui hurlent, le chaos, la violence. Ferme les yeux.

Respire. Combien de temps faut-il pour se remémorer une existence ? Une poignée de secondes, une fraction d'infini rythmée par le fracas à tes tempes, le tempo sourd et lancinant du sang qui pulse dans tes veines. Il faut une minute, à peine, pour passer en revue la prime enfance : tu es né à Fayetteville, en 1973, tu le sais simplement parce qu'on te l'a dit, parce que c'est marqué sur tes papiers. Tes parents ont divorcé et tu as grandi à Houston, Texas, avec tes quatre frères et sœurs. Tu as aimé ce quartier noir et pauvre – c'est souvent la même chose, là-bas –, tu étais heureux parce que les gamins n'ont pas conscience de tout ça.

Respire. Ne te débats pas. Combien de temps pour revivre toute une vie ? Une minute de plus et tout revient, en rafale, à la manière d'un projecteur de diapos épileptique qui crache les

images sur un mur si blanc qu'il en est blafard : l'adolescence, les premières révoltes, le corps qui grandit, qui s'étoffe. Puis le lycée où le sport permet à un gamin noir de s'affirmer, au Texas, dans ces années-là. Tu es plus grand que la moyenne, plus fort aussi. On te dirige vers le football américain... mais tu es trop gentil pour ce sport de combat. Vient alors le basket, où tu deviendras le « doux géant ».

Respire. Cesse de pleurer. Ne demande rien, personne ne t'écoute. Laisse plutôt remonter les souvenirs, tu peux t'y réfugier. C'est la troisième minute et tu deviens un jeune adulte. À vingt ans à peine, c'est vers le rap que tu te diriges – on dit encore hip-hop, à l'époque. Tes rimes sont justes, ta voix est grave, tu peux enfin t'exprimer et tu penses avoir trouvé ta voie... mais c'est un milieu où même les tiens peuvent te tourner le dos. Un monde où tu t'essouffes vite.

Respire. Des étoiles noires explosent sous tes paupières, mais ne gémis pas, de grâce ! Tu t'épuises davantage. Concentre-toi. Une minute encore et tu bascules dans la défonce. Un Noir, drogué, au Texas ? C'était écrit : tu feras d'abord dix mois fermes pour un braquage, parce qu'il te faut de l'argent pour obtenir la came. Tu écoperas encore de dix mois, parce que la cocaïne est une salope tenace. Condamné enfin à cinq ans pour cambriolage, tu as cru que ta vie s'arrêtait, que tu étoufferais entre les quatre murs de la cellule.

Respire. Une minute, pour remonter le courant. Tu t'es éloigné, tu as trouvé du travail, mais tes vieux démons ne t'ont pas lâché, parce que seule la mort peut mettre un terme à certaines foutues addictions. Jeune, on se pense immortel, mais tu vieillissais et tu t'es fait violence...

Tu as trouvé un second souffle.

Respire. Oui, c'est mieux. Et cette minute-là est jalonnée de beaux souvenirs : votre rencontre, son sourire, votre amour. La joie t'a submergé quand tu es devenu père. Elle t'a donné une première fille, dont tu es fou. Quand tu penses à elle, c'est comme si ton cœur allait exploser, mais vous êtes séparés. Elle est restée à Houston, mais tu n'as pas rompu le contact. Elle dit que tu es un père dévoué et aimant. Ce sont ses mots et tu sais pouvoir en être fier. La gamine te manque tant que parfois, tu suffoques, ta poitrine est comme prise dans un étau.

Respire. Une autre minute et tu quittes le Texas. Tu commences une nouvelle existence, loin des tentations, de tout ce qui leste tes chaussures et tes poches pour t'attirer dans les profondeurs et t'engloutir dans les ténèbres. Te voilà à Minneapolis, Minnesota. Un autre air, un autre rythme. Tu te poses, tu participes à un programme d'aide aux toxicos. Tu trouves un premier job de camionneur, mais ça ne suffit pas – car tu es devenu responsable, tu as deux enfants maintenant. Tu veux tenter autre chose, pour tes petits.

Du haut de tes deux mètres, tu deviens agent de sécurité – c'est ainsi que les Blancs ont baptisé les videurs – dans un restaurant latino. Tu étais un « doux géant », tu le resteras ici aussi. Calme, prévenant, protecteur. Tu pensais que le chemin était tout tracé, mais voilà la pandémie.

Saleté de covid ! Le restaurant ferme, longtemps, trop longtemps.

Tu perds ton job. Tu portes ces foutus masques, derrière lesquels il est si difficile de respirer.

Ne bouge plus, tu n'en as plus la force. Ils vont finir par comprendre, ils vont te relâcher. Tout le monde sait que tu n'es pas méchant. Ta taille impressionne, mais tu es foncièrement gentil. Ils vont s'en apercevoir, c'est l'évidence.

STOP

Encore une minute et des images plus confuses tourbillonnent. Tu as peut-être bu et tu ne sais plus comment tu t'es retrouvé là, ni pourquoi le type, derrière le comptoir, s'est mis en tête que tu lui avais donné un faux billet de 20 dollars pour payer tes cigarettes. Tu n'as pas compris ce qu'il te disait. Tu t'es contenté de nier, les idées s'entrechoquaient dans ta tête. Tu ne voulais surtout pas d'histoires.

Respire, putain, respire!

Ta vision s'assombrit. Tu penses à tes filles. Tu penses à celle qui t'attend à la maison. La nuit est là, soudain. Le ciel est bleu au-dessus de toi, mais tu ne le vois pas.

C'est une si belle journée...

C'est presque terminé. Il aura fallu un peu plus de huit minutes. Un battement de cils, une éternité. Juste assez pour passer en revue ta vie, qui s'arrête brutalement.

Tu ne respirez plus, parce qu'une pâle ordure, portant un badge officiel, a posé son genou sur ta nuque, alors que tu étais maintenu au sol, menotté, sans arme, incapable de te défendre.

Une dernière fois, la voix dans ta tête a hurlé.

RESPIRE !!!

Loin, très loin, tu devines l'écho d'une sirène d'ambulance.

R

E

S

P...

George Perry Floyd Jr. a été assassiné le 25 mai 2020 à Minneapolis, par un policier américain qui a maintenu son genou sur sa nuque et n'a pas tenu compte de ses suppliques.

Les derniers mots de la victime, répétés à plusieurs reprises pendant les huit minutes de son agonie, sont « s'il vous plaît, s'il vous plaît, je n'arrive pas à respirer ».

Jean-Luc Bizien, auteur publié par les éditions Fayard, Toucan, ActuSF, Folio SF et Afitt. Dernier ouvrage paru : *Comme un niglo*, Afitt éditions.

Antoine Blocier

Bienvenue!

Quel parent modeste n'a pas vécu avec anxiété le départ de sa progéniture vers de nouveaux cieux, tenter l'aventure de vivre mieux dans cet autre part que l'on dit prometteur?

La première étape est souvent la métropole régionale, parfois la capitale, puis c'est l'étranger...

Le parent reste fébrile, attend des nouvelles de son enfant. Comment va-t-il? A-t-il trouvé à se loger? A-t-il un emploi? S'est-il fait des amis?... Les lettres et les mails se font rares et, même lorsqu'ils se donnent des airs positifs, on craint qu'ils ne soient que rassurants et que tout n'aille pas si bien que cela. Là-bas.

Mais ici, comment aurait-il pu vivre? Alors, mille fois oui, le fiston a eu raison de se jeter dans l'inconnu. Le parent se reproche quelques fois de ne l'avoir pas osé lui-même, en ses vertes années.

Les motifs de l'exode sont multiples. Il y a la pauvreté, lorsque l'on n'est pas sûr de manger le lendemain, il y a la liberté que l'on n'a pas dans ce régime à poigne, militaire ou religieux. Il y a la guerre ou sa menace. Il y a la farouche volonté d'être indépendant. Et il y a ce vieux rêve de s'enrichir ailleurs, forcément ailleurs... Cent bonnes raisons au moins pour conquérir une vie digne.

Encensons notre belle jeunesse tumultueuse qui veut fuir notre Occident aseptisé, vivre pour elle-même et par elle-même! Qu'ils débarquent à Katmandou en quête de l'absolue richesse intérieure ou, à l'inverse, qu'ils traquent la richesse matérielle, sonnante et rébuchante en Australie, nos jeunes sont des héros des temps modernes, avides d'aventures et d'une vie pleine, loin de l'avenir qui leur était tracé, qu'il soit celui d'un agriculteur ou celui d'un futur héritier de la banque Machin. La preuve de la réussite est d'être parti en charter pour revenir en classe affaires sur un vol Air France. Le jet privé, c'est le Graal.

Or, voici venu le temps des esprits chagrins et des rabougrs de la pensée. Aussitôt, nos bons sentiments, teintés d'une pointe d'envie et d'admiration, sentent le gaillon.

Eh oui! Seule notre belle et dynamique jeunesse, à nous autres, occidentaux, a légitimité pour tenter la réussite de l'autre côté des frontières, des mers et des océans... Si l'on est Kurde, Afghan, Syrien, Malien ou Somalien en désir d'Europe... Si l'on est Vénézuélien, Colombien ou Haïtien pour ceux qui frappent à la porte des États-Unis... l'aventure est risquée.

Nous, les Blancs – pour dire vite –, avons pillé, exploité les terres et les hommes de ces contrées exotiques durant des décennies, laissant les peuples hagards de pauvreté, de malnutrition et de maladie. Aujourd'hui, nous leur refusons le simple accueil qui leur permettrait de survivre. Seulement survivre.

Le demandeur d'asile n'est pas cet aventurier parti à la conquête du grand monde, ce n'est pas ce pauvre hère sur qui la famille et le village comptent. Ce sans-papiers, sans contrat d'esclavage volontaire, est un délinquant. Point barre.

Les marchandises sont libres de circuler partout sur la planète, pas les hommes!

Les capitaux trouvent des paradis (fiscaux) pour se refaire une santé, pas les hommes!

Pourtant, il leur en aura fallu du courage, à ces candidats à la dignité, pour laisser derrière eux toute une existence et se jeter, sans repère, dans un univers qu'ils savaient difficile. Il lui en a fallu de l'audace à celui-ci pour prendre l'avion... dans le train d'atterrissage. Il lui en a fallu du désespoir à cette jeune mère pour s'embarquer avec ses enfants effrayés sur ce canot de plastique trop petit pour cette foule en exode. Il lui en a fallu du cran à cet autre pour traverser les frontières, à pied, avec les bêtes dans des fourgons bringuebalants, caché dans les bogies de trains, grelottant dans les camions frigorifiques...

Combien de morts en Méditerranée? Combien de fusillés à Melilla et Ceuta? Combien d'assassinés et de violés à la frontière mexicaine? Combien de noyés entre Calais et Douvres?

Quant à ceux qui arrivent vivants, pas question qu'ils s'installent. Ils sont fichés, parqués, renvoyés. Les plus veinards trouveront des camps de fortune (quel mot étrange, dans ces circonstances) pour espérer dormir quelques instants. Mais toujours dans la crainte d'une agression par un compagnon de misère ou par un natif du cru au cerveau étriqué, du racket d'un passeur, d'une descente de la police...

Certains États construisent des murs de la honte. L'Angleterre négocie avec des pays d'Afrique l'envoi contre rémunération des indésirables. L'Union européenne finance à prix d'or le « parage » des réfugiés en Turquie – on évoque ici près de trois millions de personnes. En France, les camps de rétention sont bondés et les

bidonvilles pullulent. En Australie, les garde-côtes sont vigilants : les bateaux de migrants n'ont aucune chance d'accoster... Et c'est partout pareil, sur tous les continents.

Nos gouvernants reçoivent à bras ouverts le riche Asiatique qui exploite pour un bol de riz, jusqu'aux enfants. Ils invitent les dictateurs africains dont le sous-sol regorge de pétrole et de métaux rares...

Ils accueillent aussi les réfugiés ukrainiens. Comme leurs frères du Moyen-Orient, ils fuient la guerre. Comme leurs frères d'Amérique latine et d'Afrique, ils fuient la persécution et la famine. Mais eux, ils sont blancs. Catholiques et, surtout, sont victimes de Poutine, ce qui change tout.

Pour eux, nous avons réquisitionné les hébergements nécessaires.

Pour eux, nous avons organisé l'accompagnement social.

Pour eux, nous avons trouvé des emplois, même s'ils ne parlent pas la langue.

Aujourd'hui, le vocabulaire s'adapte. Étranger ne veut plus rien dire, c'est un mot fourre-tout. Les Ukrainiens sont des réfugiés. Les autres des migrants. Le Larousse nous en rappelle la différence : contrairement à l'immigré, déjà présent sur un territoire, le migrant est celui qui est *en train* de migrer, de chercher à s'établir ailleurs. Alors, définir tous ces peuples à la dérive par le terme « migrant » en dit long sur les intentions des régimes de les laisser chercher encore longtemps un point de chute.

Au nom de quelle morale, naître ici ou là sur Terre fait que votre vie a de la valeur ou pas ?

ANTOINE BLOCIER

Antoine Blocier, auteur, publié par les éditions du Horsain et les éditions du Bout de la rue. Dernier ouvrage adulte paru : *Sidéral*, éditions du Horsain ; dernier ouvrage jeunesse paru : *Maëlys joue au foot*, éditions du Horsain.

Olivier Bordaçarre

STOP

Le capitalisme est l'air que nous respirons. Il est dans notre langage, nos comportements, nos réflexes consuméristes, nos soumissions à l'ordre établi, nos discours factices sur la liberté d'être dans cet ordre. Nous respirons à l'intérieur de ce qui nous est imposé, nous suffoquons. Libres d'obéir à l'injonction centrale : nous aurions besoin de dirigeants et de management. Idée qui trouva ses plus zélés soutiens pendant le Troisième Reich¹. Le capitalisme est un crypto-fascisme. Comme tous les fascismes d'aujourd'hui, il travaille à sa normalisation à coups de concepts vidés de leur substance : la liberté – avec forfait illimité – la liberté – par la mobilité – la liberté – par la communication – la liberté – de consommer – la liberté – en démocratie... L'histoire le prouve : la dictature, c'est le système capitaliste abouti.

Il y a urgence à se défaire de cette soumission, car le niveau de destructivité du régime atteint des sommets propres à exposer les peuples à leur imminente destruction : l'anthropocide.

La littérature, l'art, le rapport critique et poétique au monde, savent figurer l'infigurable : le capitalisme nous détruit.

1. À ce propos *Libres d'obéir, le management, du nazisme à aujourd'hui* de Johann Chapoutot, éditions Gallimard.

Infigurable, l'entreprise de culpabilisation des citoyens (participez à la croissance et diminuez le temps de cuisson des nouilles).

Infigurable, la déculpabilisation des industriels, qui affirment, par exemple, que les suicides à France-Télécom ont un peu « gâché la fête¹ ».

Infigurable, le système d'organisation des inégalités qui gagne, en nos temps, des échelons jamais atteints!

Infigurables, les responsabilités sur lesquelles les gouvernants ont posé le voile immaculé de leur innocence...

Il y a urgence, pour nous tous, citoyens d'un pays riche, de mettre en œuvre la destruction de ce système. Notre outil, c'est le langage et ce que nous pouvons en faire dans nos essais, nos tentatives stylistiques, nos romans, nos chroniques. Nous devons récupérer le vocabulaire qui nous a été volé par le système (liberté, résistance, vérité... effrontément utilisées par les défenseurs de la productivité, publicitaires en tête). Peut-être avons-nous un avantage en cela que le capitalisme est analphabète, profondément. Par son analphabétisme, il entraîne, certes, le monde dans la mort, par la mort de l'écriture. Quand le langage est soumis au despote, tout fonctionne dans le meilleur des mondes, en perdition. Mais nos écrits existent bel et bien dans cet univers dominé par le néant libéral. Pour le capitaliste, l'écriture demeure un « archaïsme ». Une ennemie. Il est temps que l'ennemie sorte les griffes et, par son inventivité, sa pertinence analytique, son imaginaire et sa poésie, décrypte et figure l'horreur que nous vivons. Dérèglements, délitement des droits, guerres et violences, fascismes de tout acabit, micro, macro, crypto. Avons-nous d'autre choix que de nous confronter à l'horreur managériale et publicitaire?

Les serviteurs gouvernementaux n'ont rien d'autre à proposer aux peuples que des « éco-gestes » et des mascarades électorales

1. À ce propos *Personne ne sort les fusils* de Sandra Lucbert, éditions du Seuil.

auxquelles plus personne ne croit. La pauvreté de pensée de ceux qui dirigent les affaires d'un pays, leur champ lexical réduit à quelques locutions moralisatrices, peine à cacher la substantifique moelle de leurs objectifs qui sont ceux de leurs marionnettistes industriels et financiers. Le problème n'est plus de dévoiler les malversations et les mensonges (Le politicien ment comme il respire afin de masquer les immondices qu'il autorise. Le mensonge est l'outil intégré à sa fonction, tant et si bien que le politicien-menteur est une formule pléonastique qui confine au comique¹.), mais d'en détruire les possibilités.

Quel acte créatif, par essence acte de résistance, allons-nous opposer au système de destruction du vivant? Quelle subversion, littéraire et politique – ce qui revient au même –, quelle action de défense et de libération allons-nous poser là où nous devons agir – dans le livre, l'entreprise, l'école, le service public... – afin de bloquer la machine, de l'enrayer, de produire suffisamment de souffle pour fissurer l'édifice de ce crime contre l'humanité que représente maintenant la sauvagerie capitaliste? Car il s'agit bien là d'une sauvagerie. Jean Ziegler n'affirme-t-il pas qu'un enfant meurt de faim toutes les cinq secondes et que cet enfant est en toute logique assassiné par le capitalisme²?

Il n'est pas de *colibri* ni de *chacun sa part* qui tiennent. Chacun doit vraiment se soucier de ce que produiraient les parts rassemblées en un grand mouvement de résistance, toutes en chœur et en toute connaissance de leurs forces, quand elles seront connectées, quand elles feront chaîne, par solidarité et instinct de survie. Ainsi la gentille goutte d'eau sans réel impact sur l'incendie deviendra vague, déferlement, tsunami.

1. Lire à ce propos *La Crise de la culture* de Hannah Arendt, éditions Gallimard.

2. Lire à ce propos *L'Empire de la honte* de Jean Ziegler, éditions Fayard.

STOP

Nous avons tous les mêmes peurs, mais les mêmes désirs de mettre fin au carnage, d'enfoncer la tête des névrosés gouvernants dans leur bêtise crasse et, par nos pensées radicales, de rendre cette bêtise honteuse. Par cercles concentriques – grèves, ZAD, livres, interruptions, sabotages, fuites définitives, vacance éternelle des postes à pourvoir, manifestations ou silences, arrêts de la consommation, école buissonnière, refus général, inertie volontaire, oisiveté globalisée, abolition des frontières, participation électorale réduite à rien, films, potagers communautaires, pièces de théâtre, marchés sans argent, peintures – , les forces additionnées auront toutes les facilités du monde à rendre obsolète et inopérant ce système de fou. Les cercles concentriques existent. Ils sont déjà connectés par l'idée commune que cela suffit. Le problème collectif est maintenant de multiplier les connexions, de constituer un véritable réseau, non par l'amitié fictive, mais par la lutte réelle. Chaque cercle portant sur son contour le mot STOP.

Olivier Bordaçarre, auteur, publié par les éditions Fayard, Phébus, L'Atalante, Denoël. Dernier ouvrage paru : *La Disparition d'Hervé Snout*, éditions Denoël (2024).

Dans son essai *Polars, philosophie et critique sociale*, publié en 2013, Philippe Corcuff écrit : « Le roman noir, instrument de critique sociale distinct de la sociologie, peut ainsi alimenter un questionnement spirituel, non nécessairement religieux, en l’ancrant dans les coordonnées sociales et historiques qui sont les nôtres. »

Depuis plus de quarante ans, l’association 813, défenseur acharné des littératures policières, accompagne pleinement le fil de cette réflexion. Car parler de littérature, c’est parler de morale, d’éthique, de politique.

813 se trouve donc tout naturellement aux côtés de tous les auteurs et artistes – issus ou non du polar – qui ont décidé de prendre la plume et dire STOP.

Certes, l’ouvrage n’empêchera ni les barques de couler en Méditerranée, ni les forêts de flamber. Mais, à 813, nous restons persuadés qu’une lecture peut changer des regards, déciller des yeux. Permettre de réfléchir. D’agir. Ensemble.

Corinne Naidet, présidente de 813

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE

HERVE DELOUCHE
COORDINATION ET CORRECTION

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

DONATA JANSONAITÉ
IMPRESSION

MARIE-ANNE LACOMA
SUIVI COMMERCIAL ET PROMOTIONNEL

FLORA MORICET
RELATIONS PRESSE

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES
CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : AOUT 2023